



THÉÂTRE-CINÉMA

Le théâtre sous l'œil inquisiteur de la caméra

Cyril Teste met en scène *Festen*, d'après le film emblématique de la nouvelle vague danoise de Thomas Vinterberg. Du théâtre-cinéma, du théâtre filmé enthousiasmant.

L y a bientôt vingt ans, *Festen*, écrit et réalisé par un cinéaste danois peu connu, venait bousculer les règles de la cinématographie et remportait le prix du jury au Festival de Cannes. Avec, entre autres, Lars von Trier, Thomas Vinterberg est à l'origine du mouvement Dogme 95 dont les préceptes conjuguent sobriété, aridité et improvisations. Vingt ans plus tard, Cyril Teste met en scène au théâtre *Festen* dans un dispositif où le plateau de théâtre est aussi un plateau de cinéma ; où les acteurs jouent en direct en même temps que leur image est retransmise sur un écran géant ; où la caméra explore le temps, le champ et le hors-champ, induisant un effet vertigineux pour le spectateur, qui passe d'un registre à l'autre sans temps mort. Il y a de la prouesse, de la virtuosité dans cette maîtrise d'exception d'une partition sans cesse mise en abîme, dans les déplacements d'acteurs filmés au plus près, dans ces plans-séquences époustouflants, dans ces décors qui se déploient sous nos yeux. La dynamique technique ainsi à l'œuvre permet de distinguer les points de vue des personnages, de vibrer au fil de leurs émotions, d'observer les échanges à voix feutrées dans les autres pièces de cette maison bourgeoise, invisibles au premier plan mais visibles par le filmage qui renferme de lourds secrets de famille.

Cyril Teste croise les arts pour transcender l'art théâtral

D'aucuns pourraient objecter que nul besoin de caméra pour avoir l'intuition du malaise palpable entre chaque réplique dans ce huis clos étouffant. Mais Cyril Teste ne s'en contente pas, bien décidé à croiser les arts pour transcender l'art théâtral. Dans *Nobody*, de Falk Richter, qui racontait l'aliénation moderne au travail, Cyril Teste déjouait



Festen, un spectacle où les acteurs jouent en direct en même temps que leur image est retransmise sur un écran géant. Simon Gosselin

de la même manière les codes théâtraux à l'œuvre. *Festen* participe de cette même démarche artistique et signe une nouvelle réussite.

On est happé par le jeu des acteurs, ce sentiment d'oppression et d'atmosphère malsaine qui règnent tandis que la caméra s'attarde sur le moindre détail, un tableau, des fleurs sur une table dressée avec goût, les mets disposés avec délicatesse dans les assiettes. Rien n'est laissé au hasard : lumières, bande-son, jusqu'aux silences, tout concourt à multiplier les ondes de tension qui finissent par se propager jusqu'à crever le secret de famille, l'inceste, l'enfance broyée,

le suicide de la plus jeune sœur. Terrible partition où les adultes complices voient soudain leur vie, leur réussite sociale basculer. La violence est palpable mais la vérité seule pourra conjurer une vie basée sur le mensonge. Le fantôme de la sœur apparaît à l'écran. Son frère jumeau seul la voit tandis que, sur le plateau, le mouvement délicat des rideaux signale sa présence. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 22 décembre,
Théâtre de l'Odéon, Ateliers Berthier
(porte de Clichy). Réservations :
01 44 85 40 40 ou www.theatre-odeon.eu



CULTURE

La vidéo à la table de « Festen »

Le metteur en scène Cyril Teste propose une version théâtrale du film du Danois Thomas Vinterberg, tout aussi bouleversante

THÉÂTRE

Vous avez vu le long-métrage *Festen* (1998), vous allez le redécouvrir. Cyril Teste porte au théâtre le scénario du film de Thomas Vinterberg, et réussit à le faire oublier sans le trahir, tant son regard est sensible. On sort très ému de la représentation, qui commence d'une manière particulière : la salle est dans le noir, et l'on sent monter une odeur de mousse et de feuillages. L'odeur d'une forêt en automne. L'odeur du souvenir : Christian retrouve le Danemark où il a grandi, et qu'il a quitté pour aller vivre à Paris. On le

voit quand la lumière éclaire le décor, une salle à manger avec une table parfaitement dressée, un salon avec une cheminée, un autre avec un piano. Tout respire le luxe d'un hôtel à la campagne, et Christian est là, seul avec son sac de voyage, seul avec ses pensées.

La douceur acre d'un leurre

A la fin de *Festen*, on le retrouvera, toujours seul avec son sac de voyage et ses pensées, dans ce décor où il est devenu autre, ou plutôt lui-même, au cours du repas de l'anniversaire de son père. Toute la famille était là, la grand-mère, la mère, l'oncle, les amis, son frère Michael et sa sœur Hélène. Entre eux, dans cet « entre » qui lie et sépare en même temps, il y avait Linda, la jumelle de

Christian, morte peu avant. Suicidée dans une chambre de l'hôtel. Il y avait aussi le silence autour de cette mort, que Christian a cassé, en frappant sur son verre pour

demander la parole, et dire ce que personne ne voulait entendre : le viol de sa sœur et de lui, par le père, quand ils étaient enfants.

L'enfance perdue. L'inceste. Les secrets de famille. Oui, tout est là, dans ce *Festen* qui met en lumière ce qui semblait moins apparent, à la sortie du film, en 1998 : le racisme, la violence conjugale, l'exploitation domestique. Vinterberg avait senti monter le nationalisme, Cyril Teste nous le met devant les yeux, dans les scènes où Michael, puis la table entière, sauf Christian, s'en prennent à



Gbatokai, l'amoureux d'Hélène. Même chose pour l'exploitation domestique, avec le maître d'hôtel et les serveuses humiliées, comme des moins que rien, et pour la violence conjugale, à travers le couple Christian-Mette.

C'est tout un paysage d'aujourd'hui, politique, intime et social, qui se dessine ainsi dans le spectacle, où l'odeur boisée d'un feu dans la cheminée, que l'on sent parfois, comme celle de la forêt au début, a la douceur acre d'un leurre.

Et puis, il y a l'odeur de Linda. Parfum de femme. Linda qui apparaît à Christian seul, et que l'on voit, filmée, dans la beauté de sa jeunesse. Ces séquences sont les seules à n'être pas filmées en direct, dans ce *Festen* où théâtre et cinéma s'étreignent d'une manière exemplaire. Souvent, la technologie est un gadget intrusif et inutile, au théâtre. Avec Cyril Teste, elle se fait oublier, au bénéfice d'une perception accrue, tant elle est fluide, presque musicale. Tout est filmé en direct et en temps réel, comme le repas, concocté par un chef dans une cuisine que l'on voit derrière une vitre sans tain, et auquel sont conviés quelques spectateurs. Leur présence ne détonne pas; ils sont les témoins extérieurs dont Christian a besoin pour légitimer cette vérité qu'il veut faire advenir, comme l'est la troupe des comédiens, dans *Hamlet*, un autre Danois.

Une belle équipe

Du prince de Shakespeare, Mathias Labelle, qui joue Christian, a les habits naturels : gravité, fièvre blanche. Ce comédien, qui jouait déjà dans *Nobody*, de Cyril Teste, éclate dans *Festen*, où son jeu intense et retenu est saisissant. Il est entouré d'une belle équipe, qui réunit des acteurs venus de tous horizons, à qui l'on demande de nous pardonner

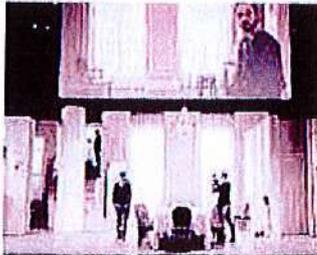
de ne pas tous les citer. Parmi eux, il y a des personnalités souvent fortes (Sophie Cattani, Hélène, ou Antony Pallotti, Michael), formidablement engagées (Pierre Timaitre, Gbatokai), ou dessinées, comme Hervé Blanc, le père en costume trois pièces qui finira nu dans une baignoire, tentant de cacher son sexe à Michael qui le conspu.

Cette scène est la seule dont Cyril Teste aurait pu se passer : elle fait tache dans ce *Festen* dont une des vertus est d'être aussi calme que le film de Thomas Vinterberg est agité. Nulle hystérie, mais une tension de chaque instant. L'autre vertu du spectacle repose sur un choix de Cyril Teste, qui, là encore, se démarque de Thomas Vinterberg. *Festen* s'achève par une réconciliation : Christian est arrivé au bout de son voyage, en parlant il a libéré les fantômes de son histoire, il laisse derrière lui un monde, mais pas le monde. Il peut partir, vivre autrement. Tout espoir n'est pas perdu. ■

BRIGITTE SALINO

Festen, de Thomas Vinterberg et Mogens Rukov. Mise en scène : Cyril Teste. Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe 1, rue André-Suarès, Paris 17^e. Du mardi au samedi, à 20 heures; dimanche à 15 heures. Jusqu'au 22 décembre.

**L'enfance perdue.
L'inceste.
Les secrets
de famille. Tout
est là, le racisme,
la violence
conjugale,
l'exploitation
domestique**



PARFUM

FRANCIS KURKDJIAN MET EN ODEURS L'ADAPTATION AU THÉÂTRE DU DRAME FAMILIAL DANOIS «FESTEN»

STYLE

Subtiles essences d'un drame

PARFUM Le nez Francis Kurkdjian, le fleuriste Fabien Joly, le chef Olivier Théron sont à l'œuvre aux Ateliers Berthier, pour exalter la mise en scène de Cyril Teste de «Festen», le film de Thomas Vinterberg.

A ARMELLE HÉLIOT
aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

aux Ateliers Berthier, le soir de la première représentation de *Festen*, version théâtrale du film du Danois Thomas Vinterberg, prix du jury au Festival de Cannes 1998, il y avait de belles spectatrices : Isabelle Adjani, Elsa Zylberstein, Claire Chazal. Sans doute connaissent-elles parfaitement les trois artistes, qui, aux côtés du metteur en scène Cyril Teste, ont participé à ce spectacle interprété par les comédiens du collectif MxM. Trois artistes dont les créations sont consubstantielles à la représentation de ce drame familial éprouvant et cruel.

L'un d'eux est un chef et traiteur, Olivier Théron. Il a concocté le repas d'anniversaire du père dans *Festen*. Helge Klingensfeldt fête ses 60 ans.

Dans la vaste maison, une grande table est dressée. Parfois, au cours du spectacle, on aperçoit les cuisines. De vraies cuisines, un vrai repas avec, le premier soir à Paris, un carpaccio de noix de Saint-Jacques, un filet de canette accompagné de vitelottes, petites pommes de terre violettes. Les comédiens qui servent ont pris des cours dans une école hôtelière et l'interprète du cuisinier a suivi un stage dans les règles.

Tout est vrai ! Autre note de vérité, des bouquets composés par un artisan fleuriste, Fabien Joly, poète imaginaire qui travaille notamment pour Dior et a pensé les volumes, les tons, choisis les fleurs en fonction de la situation terrible de *Festen* (qui, en danois, signifie « fête » et non « festin ») et de la saison abritant cette réunion de famille.

« C'est l'automne, c'est en automne que Cyril Teste situe l'action du spectacle », précise Francis Kurkdjian, par-

fumeur français qui, depuis longtemps, apporte ses gammes subtiles à diverses installations. Un artiste connu, reconnu, au parcours très étonnant. Très tôt, dès l'âge de 6 ans, il s'est plié avec bonheur à la discipline de la danse. Une déception : il n'est pas admis à l'École de l'Opéra de Paris. Cet esprit créatif, né dans une famille d'origine arménienne où chacun, à sa façon, invente, va trouver sa voie un peu plus tard.

Avec l'invisible

Son grand-père est tailleur, sa mère concevait ses costumes de danseur. Il songe un moment à la couture. « Mais je ne savais pas dessiner », dit-il, dans un sourire. Il intègre donc l'école Isipca de Versailles. Une révélation. Depuis, de France aux États-Unis et retour à Paris, Francis Kurkdjian a forgé son univers. Des parfums, mais aussi des créations qui viennent en appui d'autres mondes, d'autres domai-



nes. Ainsi Sophie Calle lui a-t-elle demandé un jour, c'était en 2003, «*L'odeur de l'argent*». Étrange requête, un défi comme il les aime. «*L'inspiration, c'est du travail.*»

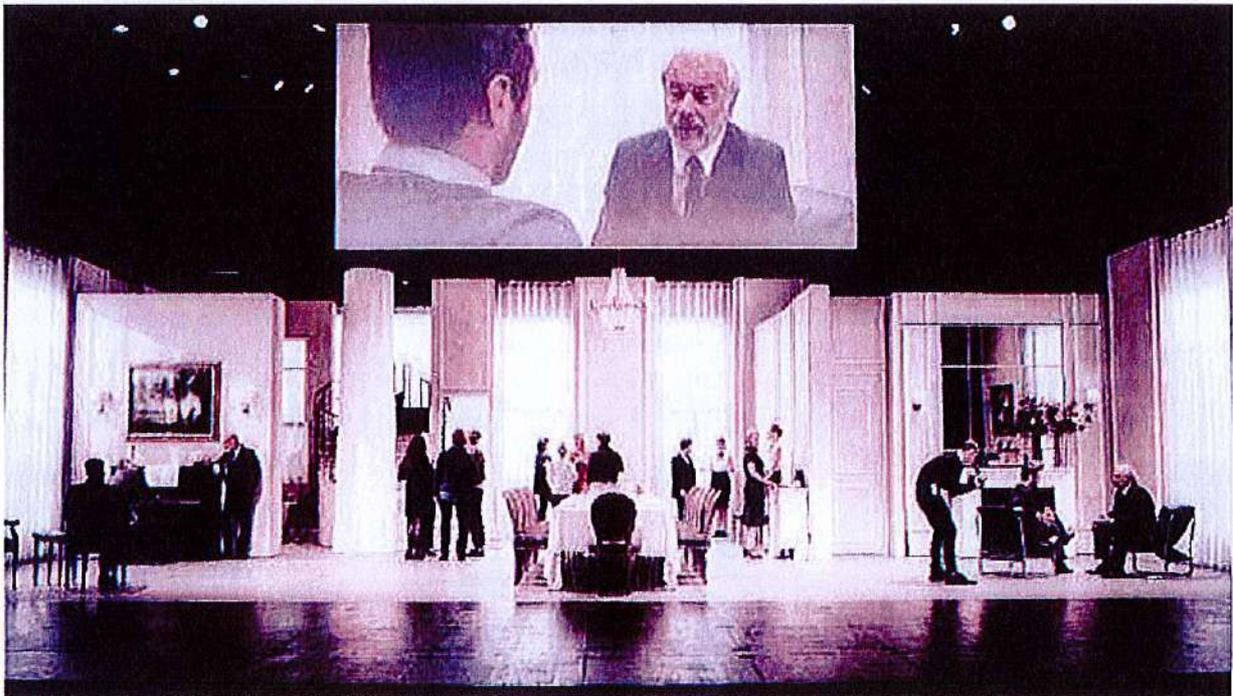
Parfois, un parfum, c'est la miraculeuse insistance du passé. De son propre passé. Et Francis Kurkdjian d'évoquer le jardin de son enfance et plus : «*Mon père se parfumait. Eau Sauvage, Vétiver, Paco Rabanne Sport, autant de souvenirs...*» Ainsi se trouve-t-on en contact avec une certaine mémoire. «*On joue avec l'invisible. Parfois, il y a quelque chose de vicieux qui invente des souvenirs.*» De l'histoire personnelle de chacun à la grande Histoire, il n'y a qu'un pas et beaucoup de travail et de science. «*Si l'on songe à la cour de Versailles, nous avons des textes, des musiques, des œuvres d'art, mais nous n'avons rien des odeurs du passé.*»

Il rencontre une historienne des parfums qui a retrouvé des textes élo-

quents détaillant les fragrances de Marie-Antoinette. Il les réinvente. Christine Albanel est alors présidente de l'Établissement public du château et du parc de Versailles. Laurent Le Bon s'occupe de «*Versailles off*» (événement d'art contemporain éphémère), et voici une mémorable création olfactive. D'autres ont suivi.

Pour *Festen*, trois odeurs : sous-bois, flambée de cheminée et, le plus étonnant, parfum de Linda, jeune femme qui s'est suicidée un an auparavant et revient comme un fantôme grâce aux séquences filmées du spectacle. Et grâce à ce sillage... Cyril Teste et Francis Kurkdjian poursuivent leur collaboration pour *Hamlet* d'Ambroise Thomas à l'Opéra-Comique. ■

«*Festen*», de Thomas Vinterberg et Mogens Rukov, mise en scène de Cyril Teste, au Théâtre de l'Odéon-Ateliers Berthier (Paris XVII^e), jusqu'au 22 décembre.
www.theatre-odeon.eu





IDEES & DEBATS

art&culture

« Festen » en un mélo froid à l'Odéon

Philippe Chevilley
@pchevilley

Il ne faut pas manquer « Festen » au théâtre de l'Odéon. Même si, à notre avis, Cyril Teste n'a pas pleinement réussi son adaptation de l'œuvre du Danois Thomas Vinterberg (le film

culte de 1998 devenu pièce), son combat héroïque pour marier théâtre et cinéma sur la scène des ateliers Berthier force l'admiration. Formellement, le metteur en scène livre un spectacle de haut vol, où l'œil est autant sollicité par le jeu sur scène que par les (gros) plans sur écran. L'artiste fait littéralement feu de tout bois, habitant le champ et le hors-champ, la scène et les coulisses, pour raconter l'histoire de cette fête de famille qui vire au règlement de compte, tragique, lorsque l'aîné révèle au début du dîner, que son père, qui célèbre ses soixante ans, l'a violé – de même que sa sœur jumelle – pendant toute leur enfance.

Le décor chic de salon-salle à manger bourgeois est éclairé avec grâce, les cloisons se meuvent avec fluidité pour révéler cuisine, chambres et hall d'entrée. L'utilisation virtuose de la caméra offre des images fortes : le tableau de maître bucolique filmé en gros plan qui évoque la campagne environnante ; la longue table désertée avec sa décoration florale aux allures funèbres ; les

THÉÂTRE Festen

de Thomas Vinterberg
et Mogens Rukov
Paris, Odéon-Berthier
(01 44 85 40 40) Jusqu'au
21 décembre, 1 h 55

apparitions fantomatiques (préfilmées) de Linda, la jumelle qui s'est suicidée... Les seize hommes et femmes en scène, tous dotés d'un micro, assument avec ardeur leur double statut d'acteur-comédien.

Sitcom horrifique

Le public est visiblement emballé par l'exercice. Au fil des minutes, il se confirme néanmoins que le spectacle ne dégage pas la puissance explosive du film de Vinterberg. L'urgence, la fièvre et la folie ne sont pas suffisamment au rendez-vous. Cyril Teste n'arrive pas à créer « live » cette transe maléfique qui gommait les facilités du scénario (le caractère outré des personnages, leur absence incroyable de réaction). « Festen » devient mélo froid, sitcom horrifique, que le metteur en scène tire avec plus ou moins de bonheur vers la tragédie shakespearienne onirique (plutôt « Hamlet » qu'« Œdipe »). C'est réussi dans les scènes intimes (filmées), nettement moins dans les scènes de groupe (la beuverie des invités paraît forcée et pas assez dantesque).

Le propos subversif antibourgeois de Thomas Vinterberg se perd dans les limbes d'un spectacle sophistiqué, sans doute trop voué à défier le 7^e art. La joute est belle, mais c'est le cinéma – « Festen », le film – qui l'emporte à la fin. ■



Cyril Teste livre un spectacle de haut vol, où l'œil est autant sollicité par le jeu sur scène que par les (gros) plans sur écran. Photo Simon Gosselin



SORTIR

LE CHOIX DE L'OBS

Un grand "Festen"

FESTEN, DE THOMAS VINTERBERG ET MOGENS RUKOV. ODÉON-ATELIERS BERTHIER, PARIS 17^e;
01-44-85-40-40, 20 HEURES. DU 24 NOVEMBRE AU 21 DÉCEMBRE.

★★★★ Qui a vu le film de Thomas Vinterberg (1998) n'a pas oublié le tintement obstiné du couteau sur le verre quand le fils aîné demande aux convives de faire silence. Portant un toast à son père, dont on célèbre le soixantième anniversaire, Christian déclare à la cantonade que l'auteur de ses jours a abusé de sa sœur jumelle et de lui durant toute leur enfance. Le plus effarant n'est pas la révélation du crime mais la surdité de l'assistance. La vérité dévoilée par Christian dérange l'ordre établi. Personne ne veut l'entendre, y compris ses frère et sœur. La mère, qui savait tout puisqu'elle a jadis surpris son mari en train d'outrager leur fils, se refuse à le désavouer. Après avoir été moqué, insulté, dûment tabassé, Christian devra encore toquer son verre à deux reprises pour que les oreilles se débouchent enfin. Quelle tartufferie dans cette bonne société danoise ! Mais il n'y a pas qu'au royaume du Danemark qu'il y a quelque chose de pourri. Souvenez-vous de ces Français qui, pendant l'affaire Dreyfus, préféraient, se recommandant de Goethe, commettre une injustice que de subir désordre.

Pourquoi adapter au théâtre un film que chacun, d'un clic, peut télécharger sur son ordinateur ? A ce compte-là, on peut aussi se demander pourquoi renouveler sans cesse les mises en scène de « Phèdre » ou de « l'Avare » : chaque nouvelle version d'une histoire l'enrichit. En 2002, Daniel Benoin avait tiré de « Festen » un excellent spectacle. Celui de Cyril Teste secoue plus encore. On reste confondu devant sa virtuosité. Ebloui par l'ingéniosité du dispositif scénique où plusieurs parties de la maison s'articulent. Et surtout par l'utilisation diaboliquement intelligente de projections vidéo où le direct et les images préenregistrées s'entremêlent pour nous déstabiliser. Les quinze acteurs du collectif MXM accomplissent un travail exemplaire. A défaut de les citer tous, on mentionnera Hervé Blanc (le père, dont la douceur implorante donne la nausée) et Mathias Labelle (le fils, que sa fragilité n'empêche pas, à la fin de leur duel à mort, d'envoyer l'ordure au tapis). Brillantissime. On peut dire de monsieur Teste ce que Valéry disait de son homonyme : la bêtise n'est pas son fort. **JACQUES NERSON**



Vous reprendrez bien un peu de *Festen* ?

THÉÂTRE

Cyril Teste propose une performance adaptée du film de Thomas Vinterberg. Un dîner de famille infernal dans un univers bourgeois en décomposition.

≡ Anaïs Heluin

Si *Festen* (1998), le film de Thomas Vinterberg, a marqué pour la violence de la cérémonie qui s'y déroule, on se rappelle aussi la manière tremblante dont celle-ci a été filmée : avec un matériel bas de gamme, des raccords volontairement maladroits et des mouvements de caméra faussement hasardeux.

Cyril Teste se démarque nettement de cette approche typique du Dogme 95, mouvement cinématographique lancé en 1995 par Lars Von Trier et le réalisateur de *Festen*. Élégamment décorée de petits bouquets de fleurs, dressée avec une vaisselle fine, la table qui trône au milieu d'un plateau arrangé en salon bourgeois en témoigne à elle seule : le metteur en scène n'a pas fait vœu de pauvreté scénographique. Sa radicalité se situe ailleurs. Dans la froideur et la précision du rituel mis en scène, accentuées par une subtile utilisation des images vidéo.

En préambule à *Nobody* (2015), sa création précédente, Cyril Teste projetait une charte qui définissait en sept points le genre de spectacle – la performance filmique – qu'il a mis au point avec sa compagnie MxM. Dans *Festen*, cependant, ceux-ci s'expriment de façon plus discrète.

Ainsi, tandis que deux comédiennes en tenue de domestique s'affairent en une danse étrange autour de la table, un cameraman filme, dès les premières minutes de la pièce, les détails forestiers d'un tableau accroché sur un pan de mur côté jardin : *Orphée ramenant Eurydice des enfers*, de l'impressionniste Camille Corot. Il poursuivra sa captation pendant toute la durée du tumultueux soixantième anniversaire de Helge Klingefeld (Hervé Blanc), imaginé par le dramaturge Morgens Rukov. La toile – toujours très bien cadrée, contrairement au film de Vinterberg – sera projetée en continu sur un large écran situé au-dessus de la scène.

La révélation par Christian (troublant Mathias Labelle), le fils aîné, des viols commis par son père, les scènes de ménage entre le cadet, Michaël (Anthony Paliotti), et sa femme, Mette (Estelle André), le rejet par l'assemblée du compagnon noir (Pierre Timaitre) de la sœur des deux hommes (Sophie Cattani) : toutes les violences qui ponctuent le dîner préparé et servi sur scène aux convives, parmi lesquels quatre spectateurs différents chaque soir, sont sans cesse questionnées par le dispositif. De même que la mort, un an plus tôt, de l'autre sœur, Linda, qui apparaît sous la forme d'un spectre « incarné » par Laureline Le Bris-Cep.

Tout en suggérant le repli sur elles-mêmes des sociétés occidentales, ce *Festen* met en garde contre les représentations qui les fabriquent parfois, ou du moins les consolident. Chose assez rare parmi les créations à mi-chemin entre théâtre et cinéma pour être soulignée. Et appréciée. ●

Festen, du 24 novembre au 21 décembre au Théâtre de l'Odéon, 75006 Paris, 01 44 85 40 40, theatre-odeon.eu. Tournée jusqu'en juin 2018. Toutes les dates sur collectionm.com





ELLE CULTURE



THÉÂTRE

PASSONS À TABLE !

QUAND UN DÎNER VIRE AU
PIRE CAUCHEMAR FAMILIAL.
CYRIL TESTE ADAPTE
« FESTEN », LE FILM CULTE
DU DANOIS THOMAS
VINTERBERG. UN SPECTACLE
IMMERSIF QUI HAPPE TOUS
LES SENS. PAR CATHERINE ROBIN

On y voit... un écran et des hommes. Précurseur de l'utilisation de la vidéo à la scène, avec prises d'images en direct sur le plateau, le metteur en scène Cyril Teste ne pouvait trouver meilleure histoire que cette adaptation de l'un des théoriciens du Dogme 95. Jouant du dispositif cadre-hors cadre pour mettre en miroir les dits et non-dits de cette famille rongée par le secret de l'inceste, il nous emporte aux confins du malaise avec une fluidité époustouflante. **On y entend...** le chant des oiseaux et les cris de douleur. Autour d'une table bourgeoise remplie de convives à l'obséquiosité paisseuse, quatre enfants – dont un fantôme – vont régler son compte à un père violeur. Contrairement aux images qui jouent avec les plans et les perspectives, les mots sont ici tous plus ou moins au même niveau du fait de la sonorisation des voix. Sur une bande-son finement ciselée, l'oreille est absorbée en continu par des dialogues stridents.

On y sent... la tourbe et les fleurettes. Rêvant d'un spectacle totalement immersif, Cyril Teste a demandé au parfumeur Francis Kurkdjian de composer plusieurs bouquets pour accompagner cette explosion non pas florale mais familiale. Un pari osé mais réussi, malgré la remarque de cette spectatrice, « Mais qu'est-ce qui pue comme ça ? », sans que l'on sache à quoi elle faisait véritablement allusion. ■

« FESTEN », jusqu'au 22 décembre, théâtre de l'Odéon-Atelier Berthier, Paris-17^e.



SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



Festen

Drame

Thomas

Vinterberg

1h50 | Mise

en scène Cyril

Teste. Jusqu'au

22 décembre,

Ateliers Berthier,

Paris 17^e.

Tél.: 01 44 85 40 40.



Mélancolie(s)

Drame

D'après

Tchekhov

1h50 | Mise

en scène Julie

Deliquet. Jusqu'au

22 décembre, puis

du 8 au 12 janvier,

Théâtre de

la Bastille, Paris 11^e.

Tél.: 01 43 57 42 14.

Que deviendrait le théâtre sans les drames de famille? Même s'il en est de plus corsés, scandaleux et tragiques que d'autres... Ainsi, parmi les infanticides, parricides et autres matricides, l'inceste – depuis Œdipe et la tragédie grecque – a toujours conservé une aura particulière. D'autant plus apprécié dans l'horreur de nos scènes contemporaines s'il concerne les enfants innocents. En 2008, le metteur en scène italien Romeo Castellucci proposait un suffoquant et admirable *Purgatorio*, d'après Dante, où, sans rien montrer, il n'était question que de ça... Moins ambitieux dans l'épouvante métaphysique, Cyril Teste monte *Festen*.



Le dîner carnage de *Festen* traité avec délicatesse.

Qui fut d'abord pièce avant d'être film, en 1998, toujours signé du Danois Thomas Vinterberg, fidèle dans sa réalisation épurée au fameux Dogme 95 édicté peu avant par le cinéaste radical Lars von Trier... Il y est question d'un règlement de comptes familial à l'occasion de l'anniversaire d'un patriarche jovial à la réussite éclatante. L'une de ses filles s'est suicidée il y a peu. Son jumeau – le préféré visible du papa – révèle au beau milieu du repas – et dans le silence, l'indifférence générale – que sa sœur et lui ont été continuellement violés, enfants, par leur géniteur. Personne ne le croit. Il faudra qu'il montre une lettre retrouvée de sa sœur défunte et accuse publiquement sa mère de complicité pour être enfin entendu. Soutenu qu'il est déjà, depuis longtemps, par tous les domestiques de cette demeure des horreurs...

Le propos est fort, mais traité à la hache, dans la démonstration facile et spectaculaire. Peu d'ambiguïtés, de non-dits dans le drame sans subtilité de Thomas Vinterberg. Cyril Teste dirige pourtant avec science et musicalité mêlées, intuition et délicatesse, sa troupe d'acteurs attablés pour le dîner assassin. Surtout, il utilise à merveille

ces images vidéo tournées en direct et à vue, dont la plupart de ses confrères nous gavent si maladroitement aujourd'hui. Jamais redondantes, les siennes montrent comme en secret l'indicible, l'invisible – la sœur morte, des pièces cachées –, apportent enfin poésie et mystère au texte trop bavard...

Des bavardages stériles, il y en a beaucoup hélas dans *Mélancolie(s)* – encore une allusion à Lars von Trier et à son film *Melancholia*? – maladroite adaptation des *Trois Sœurs* (1901) et d'*Ivanov* (1887), d'Anton Tchekhov, par Julie Deliquet et son collectif In Vitro. Autant on avait admiré la manière joyeuse et comme fraternelle avec laquelle la jeune et énergique metteuse en scène avait revitalisé *Oncle Vanja*, du même Tchekhov, autant ce dernier exercice tombe à plat. Même agrémenté (tout le monde y cède) de quelques images cinéma... Elle a pourtant nourri ce dernier opus de son habituel travail d'improvisation-création avec sa bande d'acteurs complices. Mais ce ne sont pas les virtuoses de la Comédie-Française, capables dans la seconde de toutes les variétés de ton, de couleur et de registre. Ceux-là manquent cette fois totalement de charme et besognent sans grâce. Est-ce aussi de vouloir artificiellement conjuguer les deux drames au style, à l'atmosphère dissemblables? Même s'il finira ici par épouser Macha (ou du moins celle qui y ressemble le plus dans cette variation-là), le suicidaire et noir et méchant Ivanov (prénommé ici Nicolas) a-t-il beaucoup en commun avec les trois tendres et douces sœurs rongées d'ennui, d'impuissance, de chagrin et de nostalgie dans ce monde inquiet et inquiétant qui leur échappe? L'une d'elles, la plus jeune, a carrément disparu ici... Mais peu importe l'infidélité au texte si en règne l'esprit. Quand l'Australien Simon Stone passe à la moulinette (à l'Odéon jusqu'au 22 décembre, voir *Télérama* n°3541) les mêmes *Trois Sœurs*, il y apporte une théâtralité, une violence, une sensualité à couper le souffle. Il exprime avec rage le présent et la banalité de ces vies ratées, en 2017 comme en 1901. Ce n'est pas le cas dans cette fade version, elle aussi en costumes modernes, mais sur un plateau triste et nu. Qu'est-il arrivé à la talentueuse Julie Deliquet? ●



La Culture

Jeune pousse. **Mathias Labelle,**
le trouble-fête. Par Émilie Grangeray

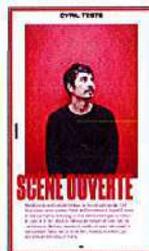
Le comédien Mathias Labelle dans *Festen*, adapté du cinéma au théâtre par Cyril Teste aux Ateliers Berthier.

À LA FIN DE L'INTERVIEW, dans un café parisien, une jeune fille s'approche de Mathias Labelle : « C'est vous, dans *Festen* ? » Incrédulité du jeune comédien. Et la demoiselle, avant de filer : « Je voulais vous dire merci. » C'est peu dire que la présence du jeune acteur frappe dans l'adaptation par Cyril Teste du film de Thomas Vinterberg (1998), dans laquelle il joue Christian, fils aîné d'une famille bourgeoise danoise qui révèle, lors du dîner donné pour les 60 ans de son père, comment ce dernier le violait, lui et sa sœur jumelle. Sur la scène des Ateliers Berthier, Mathias Labelle retrouve Cyril Teste, figure marquante de sa jeune carrière (il est né à Paris en 1989). Il a rencontré le metteur en scène à l'École nationale supérieure de Montpellier, où, avec sa promotion, il avait formé le collectif d'acteurs La Carte blanche. En 2013, Teste, à la tête d'un autre collectif, M×M, leur propose de créer *Nobody*, adaptation de Falk Richter présentée au Printemps des comédiens à Montpellier puis accueillie trois semaines par le Monfort avant de tourner pendant deux ans.

« Ce fut une chance incroyable, se souvient Mathias Labelle. Je fais partie d'une génération qui a faim de ça. De l'énergie du groupe, de la confiance et de la bienveillance qu'on peut y trouver. » En disant cela, Mathias Labelle pense aux Tg STAN, aux Chiens de Navarre ou encore au travail de Philippe Quesne, qu'il admire. C'est d'avantage la rencontre et la confrontation qui intéressent ce jeune comédien que l'envie d'un auteur ou d'un texte en particulier. « J'aime l'idée de travailler avec des gens différents. la mise en

œuvre de forces en présence sur le plateau. » Quand Cyril Teste lui a proposé le rôle de Christian, Mathias Labelle a d'abord revu le film primé à Cannes et relu *Hamlet*, sous les auspices duquel Cyril Teste a conçu son *Festen*. Avant de se forcer à tout oublier pour travailler sur le sensoriel : « Je recherche un état de corps, qui passe pour moi par l'image. Par exemple, quand Christian entre dans le salon et se souvient de son enfance, j'essaie de retrouver mes sensations lorsque j'arrivais dans la maison de ma grand-mère : les couleurs, le carrelage et sa fraîcheur... » L'image, pour lui comme pour les gens de sa génération, c'est aussi Internet. C'est par le biais de l'application PearlTrees que lui et ses camarades partagent photos, vidéos, textes, films, tableaux qui peuvent servir de matériaux de recherche. Aussi le travail de Cyril Teste et son usage de la vidéo est-il de l'ordre de l'évidence pour Mathias Labelle. Bien plus, elle offre la possibilité de mettre en scène autrement. « Dans *Festen*, la caméra fait l'effet d'une loupe. Elle vient filmer le hors champ du théâtre et ce qu'il ne peut pas montrer (les coulisses, un léger rictus...) avant de l'injecter dans le temps du théâtre. En mêlant les deux, on vient augmenter la narration, ou, plutôt, le potentiel de narration. » « *Festen*, c'est le théâtre qui invite le cinéma à sa table », dit Cyril Teste. Avec Mathias Labelle, en acteur augmenté. **☉**

***Festen*, de Thomas Vinterberg et Mogens Rukov. Mise en scène Cyril Teste. Théâtre de l'Odéon, Ateliers Berthier, 1, rue André-Suares, Paris 17^e. Jusqu'au 22 décembre, puis en tournée.**



CYRIL TESTE

BOBINES



SCÈNE OUVERTE

Révélations de lourds secrets familiaux sur fond de satire sociale : Cyril Teste adapte sur les planches *Festen*, le film manifeste du Dogme95 réalisé en 1998 par Thomas Vinterberg. Le choix semble évident pour ce metteur en scène de 42 ans, adepte du mélange des médiums et connu pour ses « performances filmiques » tournées et montées en temps réel pendant la représentation. Retour avec lui sur les liens, nouveaux et excitants, qu'il tisse entre art dramatique et cinéma.



INTERVIEW

Festen a marqué toute une génération. Comment s'attaquer à un film culte ?

Je tourne autour de cet objet depuis un moment. Si ce film a autant marqué ma génération, celle qui avait 20 ans en 1995, c'est parce que son sujet va bien au-delà des non-dits familiaux. Il est sans pitié sur l'hypocrisie sociale, le racisme, la montée du nationalisme, la violence faite aux femmes... *Festen* parle du déclin d'une société et de la différence entre la révolution et la résistance. C'est aussi l'histoire de la fabrication d'un héros. Christian part de très loin, il a un lourd passif lié à un trauma, et il va remonter le chemin jusqu'à se réconcilier avec lui-même. Un peu à l'image du héros d'*Un prophète* de Jacques Audiard, il ne va pas se proclamer roi, mais nomade et libre, attaché au seul héritage qu'il s'est lui-même choisi.

Quels étaient les écueils à éviter dans cette adaptation ?

Je ne voulais pas créer un *Festen* bis, ou un *Nobody* bis [sa précédente performance filmique sur la souffrance au travail, créée in situ dans un open space puis remontée sur des scènes de théâtre, ndlr]. Par contre, un autre *Hamlet*, oui ! Mon idée, c'est que sous le visage de Christian se cache un *Hamlet* contemporain, et que c'est cette histoire que l'on va raconter, en filigrane. Cette idée a été mon phare, je suis même allé jusqu'à emprunter des postures et des images d'Épinal, comme celle de la tirade « *To be or not to be* ». Dans la pièce de Shakespeare, *Hamlet* s'interroge en regardant un crâne comme s'il s'agissait d'un miroir. Dans mon *Festen*, c'est une caméra que mon acteur tient pour se filmer en plan serré, comme un selfie.

Avec ce que vous appelez les « performances filmiques », vous créez une forme hybride qui conjugue le théâtre et le cinéma, tourné, monté et diffusé en direct. Comment entremêlez-vous ces deux médiums ?

Dans la performance filmique, le cinéma et le théâtre sont liés de manière organique, ils ne peuvent pas fonctionner l'un sans l'autre. Si je montrais dans une salle de cinéma le film de *Festen* que l'on réalise et projette tous les soirs, cela ne marcherait pas. Inversement, si j'enlève l'écran pour ne garder que le spectacle, cela ne marche pas non plus. Je crée des incomplétudes dans l'un comme

dans l'autre pour les rendre complémentaires et produire un objet cohérent.

***Festen* est le premier film réalisé selon les règles du Dogme95, ce mouvement du cinéma danois qui défendait un art brut, instinctif et sobre. Comme Thomas Vinterberg et Lars von Trier à l'époque, vous avez vous aussi créé un manifeste. Pourquoi ?**

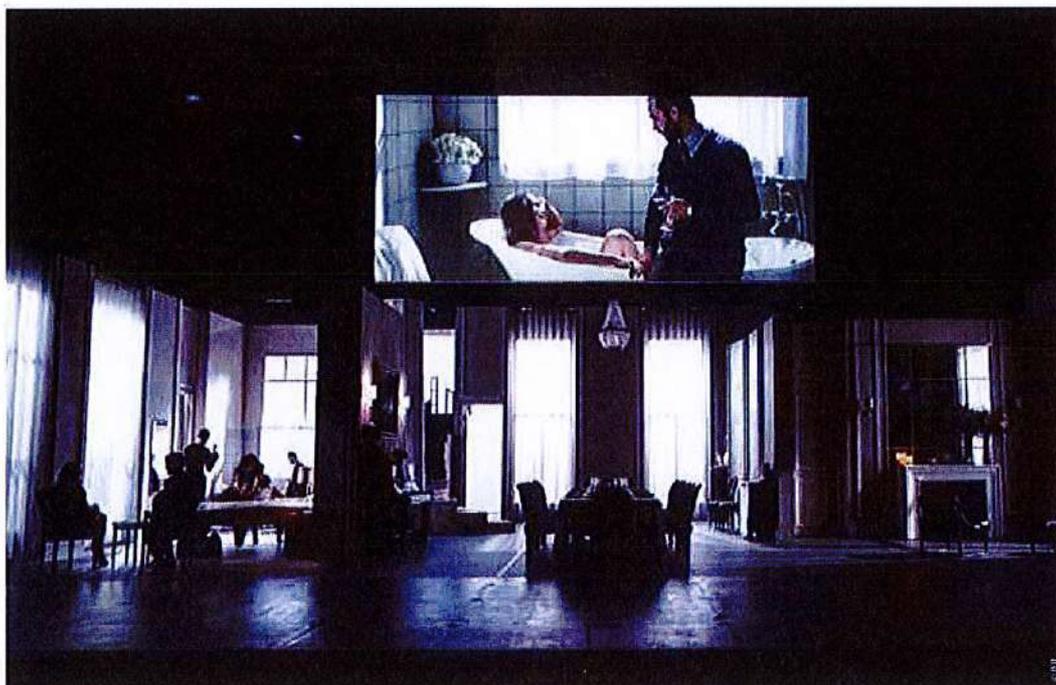
Les spectateurs ne comprenaient pas que les films diffusés sur les écrans présents sur scène étaient réalisés et montés en live, que c'était de l'artisanat. C'est la raison pour laquelle on a écrit une charte, une sorte de label de qualité qui explique que tout est construit selon les règles du spectacle vivant, c'est-à-dire en temps réel. On ne triche pas en post-production... Dans mon *Festen* il y a quand même un paradoxe, car les vidéos y paraissent formellement ultra soignées. J'étais à la recherche d'une esthétique très fine... Et c'est aussi un hommage au cinéma, à Ingmar Bergman et Andreï Tarkovski qui m'ont tellement accompagné. Je me sens dans la lignée du Dogme95, mais j'ai aussi beaucoup de plaisir à revoir *La Chasse* de Vinterberg, qui est construit comme faisant partie, avec *Festen*, d'un diptyque, et dont l'esthétique est très travaillée. Un dogme, il faut l'écrire pour en sortir.

Quelles sont vos autres références visuelles ?

Avant le théâtre et le cinéma, c'est l'art plastique qui m'a construit. Il se trouve que je me promenais dans un musée d'art contemporain et que, par hasard, je suis tombé sur une exposition de Bruce Nauman [sculpteur et vidéaste, lauréat de deux Lions d'or à la biennale de Venise, ndlr]. J'avais 20 ans et j'ai été bouleversé. Je viens donc plutôt d'une école de vidéastes, celle de Steve McQueen [avant de passer à la réalisation de longs métrages - *Shame*, *12 Years a Slave* -, l'artiste britannique présentait des installations vidéos et a notamment remporté le Turner Prize en 1999, ndlr] ou de Bill Viola. Avec le dispositif vidéo, j'ai très vite compris que j'avais trouvé mon médium, parce qu'il me permettait de rassembler la peinture, le théâtre, le cinéma, la musique. Mais, contrairement à ces artistes, je voulais mettre en scène ce travail dans une salle de théâtre, pas dans un centre d'art. Je me sens plus vidéaste que cinéaste, mais cela ne m'empêche pas d'être un grand amoureux du cinéma.

Quel cinéma aimez-vous ?

J'ai découvert le cinéma très tard ; ça me faisait peur, il y avait une telle culture à avoir. Quand on démarre, c'est hyper



BOBINES

« Je ne fais que révéler un paysage, avec un curseur, la caméra, qui se déplace dans l'espace. »

→ angoissant. Aujourd'hui, ce n'est pas tant que j'ai la culture, mais que j'ai pris le temps de regarder et de comprendre. En faisant un peu le bilan, j'ai compris que les artistes que j'aime sont ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont réformé le cinéma et la manière de le produire. Toutes les nouvelles vagues : John Cassavetes, Jean-Luc Godard, Naomi Kawase... Cela ne m'empêche pas d'être aussi fan de séries, qui aujourd'hui n'ont plus rien à envier au cinéma. Il n'y a qu'à voir *Top of the Lake* de Jane Campion.

Vos performances filmiques suppriment le hors-champ. En dehors du cadre de ce qui est filmé, la pièce de théâtre continue, d'autres actions se produisent. Et la caméra se faufile aussi dans les coulisses, révélant ce qui est traditionnellement dissimulé. Plus rien n'est caché aux regards ?

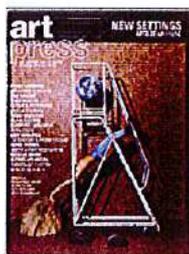
Je vous renvoie la question autrement : qu'allez-vous choisir de regarder ? Je ne fais que révéler un paysage, avec un curseur – la caméra – qui se déplace dans l'espace. Finalement, quel est le sujet ? Le spectacle, ou la manière dont le spectateur va choisir de lire à l'intérieur du dispositif mis en place ?

Vous n'avez pas peur que l'œil du spectateur soit toujours happé par l'écran et cesse de regarder ce qui se passe sur scène ?

Un regard, ça s'habitue. Quand j'ai découvert le Wooster Group [collectif new-yorkais de théâtre expérimental auquel appartenait notamment Willem Dafoe, ndr] en France dans les années 1990, j'ai pris une gifle. Il y avait quinze moniteurs, mon regard ne savait plus où aller, c'était la diffraction totale ! Ça a été une révélation. Maintenant, avec Internet, notre regard est déjà dans ces questions, on est dans le flux tout le temps, dans différentes images simultanées. Tout le monde attend une révolution, mais elle s'est déjà produite il y a vingt ans : c'est Internet.

● PROPOS RECUEILLIS PAR AÏNHOA JEAN-CALMETTES

—
: « Festen » mis en scène par Cyril Teste jusqu'au 22 décembre à l'Odéon-Théâtre de l'Europe (1h50)
—



FESTEN

Cyril Teste

Thibaut Sardier

Cyril Teste adapte *Festen* de Vinterberg pour la scène en une performance filmique où théâtre et cinéma se mêlent en temps réel.





■ « Il y a quelque chose de pourri au royaume de Danemark. » C'était vrai du temps de Shakespeare, à l'ombre du château d'Elseleur. Cela l'était encore en 1998, dans le huis clos du manoir où se tenait le *Festen* (« fête » en danois) de Thomas Vinterberg. Le film raconte comment disparaissent les joyeux faux-semblants d'une assemblée réunie pour les soixante ans de son chef de famille, Helge. Au début du repas, son fils Christian lui porte un toast. Il a préparé deux discours, l'un sur papier jaune, l'autre sur papier vert. Helge choisit, Christian lit. Il révèle un tabou familial qui fait voler en éclats l'image lisse du père,

compromet la mère et libère le héros d'un secret. Seul face aux convives, dont on ignore s'ils sont médusés, complaisants, ou attentistes, Christian doit s'y reprendre à plusieurs fois pour dynamiter de précaires équilibres. Patriarcat, inceste, racisme ou violence de classe sont dénoncés tour à tour, dressant le portrait d'une société en perte de repères. « Vinterberg signe une sorte de manifeste contre la montée du nationalisme au Danemark, qui naît à la fin des années 1990 avant de se disséminer en Europe », explique Cyril Teste. C'est donc parce que le mal s'est répandu au-delà du seul Danemark, et par envie de se confronter au thème de la famille, que le metteur en scène s'attaque à cette pièce en s'appuyant sur une adaptation écrite par Vinterberg et Mogens Rukov en 2003 : « La montée du nationalisme n'est plus d'actualité. Désormais, c'est la normalisation, cette façon que nous avons d'accepter une vision abjecte de la société. »

DU DOGME À LA PERFORMANCE FILMÉE

Ce *Festen* théâtral de 2017, créé à Bonlieu-scène nationale d'Annecy, apparaît donc comme une poursuite des réflexions de Thomas Vinterberg, tant en termes politiques et historiques que du point de vue de la recherche esthétique. Cyril Teste aimerait susciter un choc comparable à celui qu'il a éprouvé à la découverte du film, l'une des premières œuvres à se revendiquer du Dogme95. Écrit par Vinterberg et Lars von Trier, ce manifeste propose un cinéma sans artifice ni effets spéciaux, tourné en décors naturels, caméra à la main, laissant une place à l'improvisation. En appliquant ces règles, *Festen* prend des allures de film de famille tourné au caméscope, notamment lorsqu'il montre le repas, épice où s'enchaînent discours et invectives. Il se présente ainsi comme un témoignage brut de l'inertie d'un groupe.

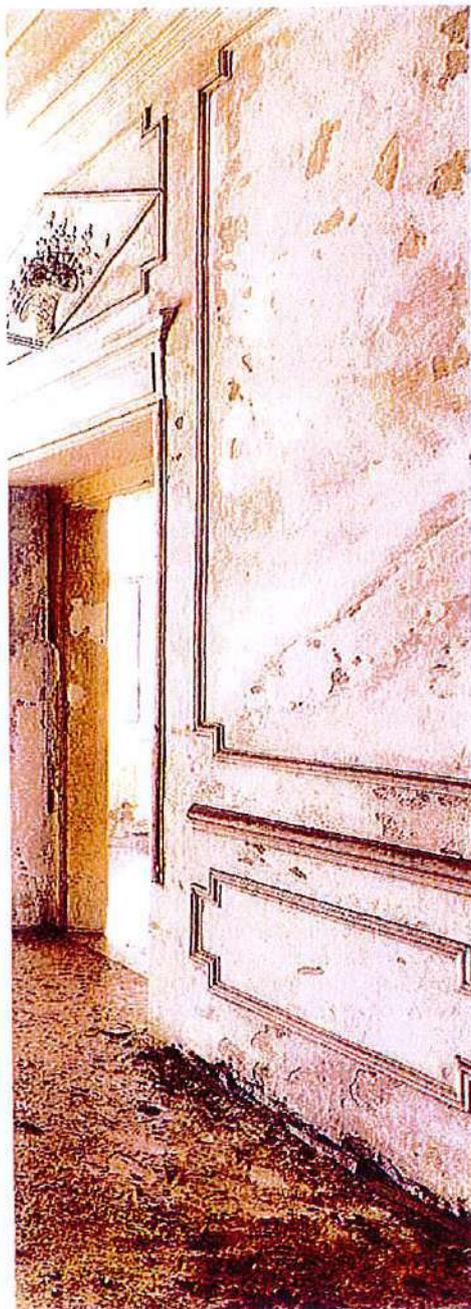
Le renouveau artistique proposé par Cyril Teste est celui de la performance filmique, une pratique définie au fil de son travail avec le collectif MxM, et qu'il a déjà développée dans son précédent spectacle, *Nobody*. En faisant entrer une caméra sur le plateau, il s'agit de croiser les écritures théâtrale et cinématographique pour multiplier les points de vue possibles sur l'action : là où le théâtre offre au spectateur le choix de ce qu'il observe et la possibilité d'une vision d'ensemble, la vidéo superpose un point de vue qui tantôt se focalise sur certains détails, tantôt élargit l'espace de l'action en partant hors champ, vers les coulisses. Des principes du Dogme95, la performance filmique conserve notamment la simplicité

du dispositif : seuls deux caméramen suivent les comédiens sur le plateau, pour capter et retransmettre les images en temps réel – un défi technique qui se révèle toutefois beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît.

Loin de se résumer à une utilisation gratuite de nouvelles technologies, la performance filmique est au service du sens : côté théâtre, la scène avec ses quatre murs matérialise le huis clos qui enferme les personnages et force la résolution de l'intrigue ; côté cinéma, on quitte la salle à manger pour explorer chambres, bureaux et cuisines au fil des apartés et des confidences. Mais surtout, on assiste à une confrontation des discours : « Au début, le père fait son cinéma, et propose une production parfaite du film de ses soixante ans. Avec sa révélation, le fils casse cette fiction et prend le théâtre. On va ainsi passer du cinéma au théâtre et réciproquement, sans que les deux éléments ne rivalisent », indique Cyril Teste. L'un des rôles de la caméra est ainsi de révéler les points de vue des personnages : « L'écriture cinématographique de la pièce donnera une grande part aux plans séquence, elle proposera une observation sans affolement. Mais chaque personnage prendra d'assaut le récit filmique : chacun doit s'approprier le récit par l'image ».

HAMLET OR NOT HAMLET

Si le lien avec Vinterberg relève de l'évidence, Shakespeare n'est pas bien loin non plus. Car Christian, jeune héros qui dénonce une vérité cachée par un chef de clan tout puissant, ressemble à Hamlet. « Tous deux sont habités par un fantôme dont ils ne parviennent pas à se libérer », remarque Cyril Teste, qui rappelle que la sœur de Christian lui apparaît à plusieurs reprises. Tous deux se battent donc contre un ordre injuste, qui s'oppose à leurs valeurs : le goût des convives pour la fête au lendemain d'un enterrement en est le symbole évident. « L'autre point commun majeur est la façon qu'ont les deux héros d'utiliser le théâtre pour faire éclater la vérité », affirme le metteur en scène avant de préciser : « Dans Shakespeare, Hamlet dit : « Le théâtre sera le piège où je prendrai la conscience du roi. » Christian, quant à lui, utilise le théâtre qu'est ce repas pour briser le récit de son père. » Mais contrairement à Hamlet, Christian survit à cette révélation : de quoi surprendre, à l'issue d'une pièce où la tension dramatique a mêlé folie, violence et indifférence. Cyril Teste parle même de happy end : « On assiste à la fin d'un monde, et non à la fin du monde. Mais vingt ans après le film, nous sommes devenus les enfants de ce monde. Nous devons faire en sorte qu'il change, mais sans faire table rasee. » Il invite donc à guetter les signaux faibles d'un changement positif. Ainsi, la table ne doit pas



Toutes les images / all images
Cyril Teste «Festen», 2017. © James Kerwin



apparaître uniquement comme un lieu de violence où règnent les faux-semblants. C'est aussi un lieu autour duquel se constitue le collectif : « Le repas est quelque chose de central dans notre société. Il détient une capacité à rassembler, malgré toute la complexité que cela implique. » Les personnages secondaires, qui se refusent à abandonner leur place, le montrent bien. Gbatokai, le seul étranger de la famille, fait face aux racistes et soutient Christian ; Kim le cuisinier, ami d'enfance du héros, l'incite à poursuivre son combat en empêchant toute fuite de l'assemblée ; même son frère Michaël, allié du père, entend finalement raison. *Festen* est donc l'histoire d'un édifice qui se lézarde, non sans humour. On verra d'ailleurs le manoir changer au fil de cette cruelle journée. Elle se prolonge en une longue nuit, puis débouche sur une aube nouvelle. Le rideau retombe cependant trop tôt pour que l'on sache ce qu'il advient du royaume de Danemark, et de bien d'autres avec lui. ■

Thibaut Sardier, diplômé de l'École normale supérieure de Lyon, est chroniqueur et critique.

Cyril Teste

Né en 1975. Vit et travaille à Lille
Dernières performances filmiques :
2011 *Patio, Sun* (New Settings #1)
2012 *Perk*
2015 *Punk Rock; Nobody*

Festen Cyril Teste

Cyril Teste adapted the Thomas Vinterberg movie *Festen* for the stage in a combined film/live performance version.

“Something is rotten in the state of Denmark.” That was true in Shakespeare’s time, in the shadow of Elsinore castle, and it was still true in 1998 in the hotel where *Festen* (titled *The Celebration* in English) takes place. The film by Thomas Vinterberg recounts the noisier turn taken by a hypocritical family party in celebration of the sixtieth birthday of its patriarch, Helge. At the beginning of the meal, one of his sons, Christian, proposes a toast. He has prepared two speeches, one on yellow paper and the other on green paper. Helge chooses, Christian reads. He reveals a family secret that shatters the father’s bland image, compromises the mother and unburies Christian. Alone facing the guests—we don’t know if they are hypnotized, complaisant or just waiting to see what happens next—Christian has to restart his story several times to shatter the precarious reining equilibrium. Patriarchy, incest, racism and class violence are denounced one after another in a portrait of a morally adrift society. “Vinterberg made a kind of manifesto against the rise of

nationalism in Denmark, which began in the 1990s before spreading throughout Europe,” Teste explains. It is because the evil proliferated beyond Denmark, and because he wanted to address the issue of the family, that Teste revisited this drama, basing himself on a stage adaptation written by Vinterberg and Mogens Rukov in 2003. “Nobody talks about the rise of nationalism in Denmark anymore. Now it’s considered normal—we’ve accepted a despicable vision of society.”

FROM DOGME TO FILMED PERFORMANCE

This theater version of *Festen*, premiered in 2017 at Bonlieu - Scène Nationale d’Annecy, is as much a continuation of Vinterberg’s wrestling with political and historical issues as of his aesthetic experiment. Teste wanted to shock people as powerfully as he was when he first saw the film, one of the first to follow the strictures laid down in *Dogme 95*. That manifesto, written by Vinterberg and Lars Von Trier, called for more naturalistic films, with no special effects or other artifices, shot with hand-held cameras in normal settings and leaving room for improvisation. By applying these rules *Festen* looks like a home movie made with a camcorder, especially in the dinner scenes, the epicenter of the film’s accusatory speeches and strings of insults. The camera seems to bear raw witness to group inertia.

THÉÂTRE - CRITIQUE

Festen



ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE –
ATELIERS BERTHIER / DE
THOMAS VINTERBERG ET
MOGENS RUKOV / ADAPTATION
BO HR. HANSEN / ADAPTATION
FRANÇAISE DANIEL BENOIN /
MES CYRIL TESTE, COLLECTIF
MXM

Publié le 14 novembre 2017 - N° 259

Après le succès de *Nobody*, Cyril Teste et le Collectif MxM créent à nouveau une performance filmique remarquablement maîtrisée, fondée sur le texte du film *Festen*. Une cérémonie épurée se déploie vers la reconnaissance de la vérité, se frayant un chemin cruellement contrasté entre le dit et le non-dit, le visible et l'invisible.

On se souvient du film coup de poing réalisé par Thomas Vinterberg et Mogens Rukov (1998), où l'urgence se traduit par le mouvement nerveux des images, à la manière du mouvement danois Dogme95 ou de John Cassavetes dans *Une Femme sous influence*. Dans la lignée du très applaudi *Nobody*, qui explorait le monde du travail à partir de textes de Falk Richter, Cyril Teste et le collectif MxM s'emparent du texte écrit par Thomas Vinterberg et Mogens Rukov et traduit par Daniel Benoin pour créer à nouveau une performance filmique, qui unit le plateau et l'écran en un geste créatif remarquablement précis et fécond. Le jeu théâtral ainsi s'articule de manière millimétrée à la réalisation et la projection d'un film en direct, qui accorde toute son importance au hors champ. Très différente du film qui révélait crûment la violence des affects, la mise en scène crée avec une sobriété très tenue, quasi chorégraphiée, une sorte de cérémonie ritualisée, nette, élégante, qui éclaire la souffrance intime chevillée à la cruauté de l'ordre établi, préservé envers et contre tout par des apparences trompeuses, ancrées et puissantes. Figure d'autorité indiscutable, Helge (Hervé Blanc) célèbre ses 60 ans. Ses trois enfants, Christian, Hélène et Michaël (Mathias Labelle, Sophie Cattani et Anthony Paliotti) sont là. Linda, la sœur jumelle de Christian, est la grande absente ; elle s'est suicidée un an plus tôt. Tel Hamlet hanté par le spectre de son père et décidé à démasquer Claudius, Christian s'emploie à démolir la fiction entretenue par ses parents, en révélant à travers un discours aux convives un terrifiant "secret" d'enfance.

Autopsie d'un crime et d'un mensonge collectif

Sa prise de parole est une prise de pouvoir (et de caméra) qu'il a la force d'accomplir au nom de sa sœur morte, son regard sur le réel d'abord nié cherche à s'imposer, avec l'aide des employés de la maison qui semblent ici comme des veilleurs sacrés. A la fin, le corps du roi est nu. Grâce aux talents conjugués de toute l'équipe, le déploiement de la représentation captive et interroge profondément sur la dialectique qui se noue entre le dit et le non-dit, le visible et l'invisible, le crime et ses complicités. Fiction et vérité se confrontent et coexistent, unissant dans le même temps gaieté affichée et souffrance poignante. La pièce vise aussi à laisser émerger ce qui depuis l'enfance nourrit la mémoire dans une dimension sensorielle. Cyril Teste a fait appel à Francis Kurkdjian pour restituer divers parfums (un défi technique peu probant le soir de la première, qui va se perfectionner). Dans ce dialogue permanent entre théâtre et cinéma, on pourrait craindre une sorte de conflit de priorité du regard, hésitant entre une focalisation sur la scène ou sur l'écran, et l'écueil d'une mise à distance trop soignée qui rendrait la dimension humaine moins palpable. Soutenue par de remarquables interprètes, la pièce déjoue tous les pièges et réussit son pari avec maestria. Sans jamais céder à aucune facilité émotionnelle ou illustrative, elle enclenche un libre exercice captivant, au cœur de cet affrontement vital et bouleversant entre déni et vérité qui empoigne tout l'être. Un enjeu théâtral, et politique, car si le ciment du mensonge pervertit la cellule familiale, on sait à quel point il peut aussi abîmer la société tout entière, engendrant passivité et hypocrisie.

Agnès Santi

ÉDITO



Festen,
de Thomas Vinterberg
et Mogens Rukov,
mise en scène
de Cyril Teste /
Collectif MxM

Poétique des sens

Au théâtre, l'attention se concentre sur les sens de la vue et de l'ouïe, auxquels fait appel traditionnellement l'art dramatique à travers le spectacle qui est donné à voir et la parole qui est donnée à entendre. Mais sont de plus en plus « mis en scène » d'autres sens, comme le goût, l'odorat ou le toucher, les cinq sens jouant alors un rôle essentiel dans le processus de création d'un spectacle et dans sa réception par le public. *Festen*, pièce mirifique récemment montée par Cyril Teste, en fournit une parfaite illustration. Le metteur en scène appelle au bouleversement des consciences mais aussi de tous les sens exaltés par la dramaturgie, l'interprétation et la théâtralité mises en jeu dans cette création. Sans tomber dans le piège d'une profusion immaîtrisée, il panache avec virtuosité la vue – avec des performances filmiques devant lesquelles l'œil du spectateur est surmené –, l'ouïe – avec un texte poignant dit avec ardeur par seize hommes et femmes en scène, tous dotés d'un micro. Il est fait appel au goût, avec un banquet préparé par un grand chef, servi chaque soir sur scène aux interprètes et à quelques chanceux du public.

Côté odorat, la pièce commence d'une manière particulière : la salle est dans le noir, et l'on sent monter une odeur de mousse et de feuillages. Comme l'odeur d'une forêt en automne. Plus tard sont dispersées dans la salle des odeurs de feu de cheminée et d'un parfum féminin, des fragrances créées pour la pièce par un parfumeur. La sortie au théâtre devient une expérience multisensorielle, ce qui attise le propos de la pièce, renforce son intensité dramatique et nous emporte aussi vers nos territoires intimes. Le théâtre joue avec la poétique des sens et avec l'invisible comme il sait si bien le faire. Et nous invente des souvenirs nouveaux. Quand on songe à nos escapades théâtrales, nous nous remémorons des textes, des mises en scène, des musiques, des interprétations, des émotions. Aurons-nous de plus en plus de souvenirs d'odeurs de pièces ?

**Quand la sortie
au théâtre devient
une expérience
multisensorielle...**

Nicolas Marc, éditeur